

SAGRADA FAMILIA

Revue de Presse



SAGRADA FAMILIA

De Nathalie Lannuzel

Sagrada Familia, écrit et mis en scène par Nathalie Lannuzel, explore avec délicatesse et force poétique l'indicible d'une enfance marquée par l'inceste. Ce spectacle choral, à travers une scénographie épurée et une écriture dense et lumineuse, pose un regard profond sur la résilience humaine et la reconstruction personnelle et collective après un traumatisme.

Le Matin Dimanche – Natacha Rossel (12.01.2025)

« Nathalie Lannuzel signe avec *Sagrada Familia* une pièce puissante qui aborde frontalement l'inceste, l'un des grands tabous de notre société. Ce spectacle, pourtant lumineux, porte un message d'espoir. »

Le Programme – Pierre Siméon (25.01.2025)

« Une œuvre poignante où le théâtre devient le lieu d'une parole libérée. La scénographie chorale magnifie la résilience et interroge la possibilité d'une réparation à la fois intime et sociale. »

Le Temps – Alexandre Demidoff (04.02.2025)

« Un spectacle bouleversant et indispensable qui affronte courageusement l'enfer de l'inceste avec une poésie désarmante et une mise en scène d'une grande finesse. »

Inferno – Emmanuel Serafini (04.02.2025)

« Une pièce qui marque durablement, révélant l'indicible à travers une poésie saisissante et une réflexion profonde sur la famille et le silence imposé. »

RTS (06.02.2025)

« Une création théâtrale remarquable, qui parvient à exprimer l'indicible sans voyeurisme, avec pudeur et profondeur. »

Le Temps – Alexandre Demidoff (07.02.2025)

« Nathalie Lannuzel, telle une Antigone contemporaine, ose révéler l'ombre familiale. Le spectacle est une catharsis collective autant qu'un acte de réparation intime. »

Voix Populaire – Bertrand Tappolet (février 2025)

« Nathalie Lannuzel met en lumière un sujet tabou avec une rare sensibilité, offrant à travers *Sagrada Familia* une réflexion universelle sur la résilience et la capacité humaine à reconstruire sur des fondations fragiles. »

Scène Magazine – Bertrand Tappolet (février 2025)

« Nathalie Lannuzel livre avec *Sagrada Familia*. Ou comment édifier une cathédrale sur un marécage, un opus où l'intime rejoint l'universel, explorant les ravages de l'inceste et les mécanismes de résilience à travers une écriture chorale. »

Le Courrier – Isabelle Carceles (10.02.2025)

« Ce texte extrêmement poétique nous interpelle de bout en bout, affirmant que la beauté est une voie de salut : 'Elle nous libère en se libérant.' »

RTS – La Matinale (25.03.2025)

« *Sagrada Familia* de Nathalie Lannuzel est citée comme un exemple puissant d'autofiction théâtrale, où l'intime devient universel, permettant à chacun de se retrouver dans cette exploration courageuse du vécu personnel. »

[Accueil](#) | [Culture](#) | [Théâtre](#) | Ces 9 artistes vont galvaniser les scènes romandes

Théâtre, danse et humour

Ces 9 artistes vont galvaniser les scènes romandes

Pour marquer la rentrée scénique de janvier aux quatre coins de la Suisse Romande, zoom sur dix univers créatifs qui séduisent le public.



Natacha Rossel

Publié: 14.01.2025, 13h35



Nathalie Lannuzel, à Vidy, présente l'une des pièces phares de ce début d'année 2025, «Sagrada Familia».

FLORIAN CELLA/VQH

Nathalie Lannuzel

La main d'un père qui saisit le poignet de sa fillette, dans le noir... et le black-out. Petite, Nathalie Lannuzel a vécu l'inimaginable. Cette réminiscence, fugace mais ancrée dans son esprit, a ouvert l'écriture de «Sagrada Familia». Ce spectacle qui raconte le tabou ultime de l'inceste, à l'affiche du Théâtre de Vidy puis au TBB à Yverdon et à L'Usine à Gaz à Nyon, la metteuse en scène l'a voulu lumineux, porteur d'amour. Parce que le théâtre a le pouvoir de sublimiser les traumatismes.

Au fil de sa vie d'artiste, Nathalie Lannuzel a creusé son sillon dans les arts vivants en tant que comédienne, metteuse en scène et directrice pendant douze ans de l'école des Teintureries, à Lausanne. Aujourd'hui, elle révèle un pan de son passé familial à travers l'écriture, dans un texte serti de poésie, sans rage, mais avec la fureur d'être libre. Interview.

Vous dévoilez une part très intime de votre histoire dans ce spectacle. Quel a été le moteur de l'écriture de ce texte?

J'ai travaillé par constellations. J'ai beaucoup de carnets de notes, de fragments de textes dans lesquels je creuse cette intuition qu'il est possible de sortir d'un trauma. La pièce se compose de passages issus de mon journal « Chronique d'un deuil » que j'ai tenu en 2009 après une visite à ma mère, et de textes plus récents. Ecrire autour de la famille m'accompagne depuis toujours. Le premier déclencheur de l'écriture de ce spectacle a donc été cette visite dans la maison familiale avec ma mère. J'ai découvert qu'elle avait rangé tous mes dessins d'enfant dans les affaires de mon père. J'ai décidé de les récupérer. Après cet événement, j'ai compris que je devais aller plus loin dans la libération, dans la reprise en main de ma vie, de ma puissance, de mon existence.

L'écriture a donc été un exutoire...

Quand je me suis mise à écrire pour la pièce, pour le théâtre, j'ai entendu parler la mémoire de mon corps. C'est devenu le fil rouge de tout le spectacle : la première scène évoque ce moment où mon père a saisi mon poignet dans le noir... Tout au long du texte, une voix, celle du corps, rappelle cette nuit volée à l'enfance. Pour que le jour puisse se lever.

A quel moment en avez-vous parlé pour la première fois de ce que vous avez vécu?

J'ai su toute petite que je vivais quelque chose de transgressif. J'ai essayé d'en parler, mais le déni familial et sociétal a immédiatement pris le dessus. Alors je me suis tue. Plus tard, j'ai interrogé mon père quand j'avais 18-19 ans, comme si lui seul pouvait entendre. Il a d'ailleurs reconnu certaines choses, mais il m'a aussi dit

qu'il ne pensait pas m'avoir fait du mal, et il était sûr que j'avais oublié. Il comptait sur mon oubli d'enfant. Il m'a fallu encore bien des années pour libérer ma parole. Aussi parce que je ne voulais pas apparaître comme une victime, être identifiée par ce que j'avais vécu. Je voulais me construire en dehors de cette violence. J'avais environ 35 ans quand j'ai décidé de parler.

Quel a été le déclencheur?

Il y a eu plusieurs éléments. Une conférence de Boris Cyrulnik, qui compare l'inceste à un génocide. Cela a été un déclic libérateur, qui m'a décidée à prendre une lampe torche pour partir à la recherche de ce qui avait été fracassé en moi. Cette quête est devenue plus active après mon premier divorce, lorsque je me suis retrouvée seule à affronter mes peurs. Je voulais comprendre. Il y a aussi eu la naissance de ma nièce: j'ai ressenti de la terreur à l'idée que ce schéma se reproduise, qu'elle vive à son tour ce que j'avais vécu. Je voulais l'empêcher. Cela a réveillé la guerrière en moi.

Comment votre famille a-t-elle reçu cette vérité?

Quand j'ai parlé, je suis devenue la coupable, celle qui avait brisé les liens de la famille. J'ai été considérée comme une traîtresse.

Après avoir libéré votre parole dans l'espace familial, vous portez aujourd'hui cette histoire dans l'espace public. Que souhaitez-vous transmettre?

Petite, je pensais que j'étais seule à vivre. Aujourd'hui, en libérant ma parole, je me rends compte que mon vécu fait écho à tout un pan de l'histoire de notre société. Le système patriarcal est composé de réflexes incorporés et normalisés qui ont rendu «acceptable» l'inceste. Je sais qu'il y aura dans le public des personnes qui ont subi des actes incestueux – et sans doute aussi des agresseurs, peut-être qu'ils entendront eux aussi que quelque chose change... Avec «Sagrada Familia», je souhaite faire œuvre commune. Mon écriture est pétrie de ma blessure, mais il y a beaucoup d'amour, et d'humour, dans mon texte. Je voudrais que ce spectacle soit comme un cadeau aux gens, un message qui leur dirait: «Oui, tu peux en sortir.»

Pourquoi avez-vous choisi le titre de Sagrada Familia, la Sainte Famille?

La vie qui nous est transmise par nos parents est sacrée. Mais la société nous a conditionnés à l'idée que l'amour familial est un devoir, or l'amour c'est un mouvement de vie. Un mouvement qui nous amène justement à sortir de sa famille pour être soi. Dans la pièce, j'ai voulu être fidèle à moi-même et à l'amour que je ressens pour ma famille, en disant les choses avec clarté. En y mettant la lumière.

Votre mère a-t-elle reconnu et accepté ce que vous avez vécu?

Elle a fini par admettre ce qui s'était passé, avant son décès en 2017. Par reconnaître son déni. Au moment où j'ai mis à jour ce que j'avais vécu, j'ai peut-être fait ce que ma mère aurait voulu faire, mais qu'elle n'a pas pu faire, pour de multiples raisons. Elle m'a- mait, la question n'est pas là, mais son déni m'a fait me poser beaucoup de questions sur l'amour maternel. C'est d'ailleurs un thème que j'aimerais explorer après «Sagrada Familia». De mon côté, j'ai fait le choix de ne pas avoir d'enfants, car je ressentais une hantise à l'idée de reproduire un schéma de domination. Et puis je ne me sentais pas libre, une petite fille en moi n'arrêtait pas de trembler. J'avais peur de ne pas pouvoir être la mère que j'aurais voulu être. Je devais m'occuper d'elle avant.

Avez-vous annoncé à votre père que vous aviez écrit une pièce sur votre histoire?

Je ne lui parlais plus depuis plusieurs années, mais je pense qu'il l'a su, d'une manière mystérieuse. Il est décédé l'année dernière, quelques jours après l'annonce du spectacle à la présentation de saison du Théâtre de Vidy...

Au-delà de la douleur

Publié le 25.01.2025



Nathalie Lannuzel © Anne-Laure Lechat



*Avec **Sagrada Familia**, ou comment édifier une cathédrale sur un marécage*, Nathalie Lannuzel livre une œuvre poignante où le théâtre devient le lieu de la parole libérée.

A découvrir au Théâtre de Vidy, du 31 janvier au 14 février.

La pièce écrite et mise en scène par Nathalie Lannuzel explore l'indicible d'une enfance brisée par l'inceste. Pour cette pièce chorale, il s'agit de témoigner de sensations, d'état de corps, de voix multiples qui cohabitent dans l'enfant, de la résilience, de cette force vitale qui jaillit malgré le silence imposé par la société et la famille.

La scénographie épurée, où les voix des interprètes s'entrelacent, offre une dimension chorale qui dépasse l'individuel pour résonner collectivement.

Ce dialogue à plusieurs niveaux explore la coexistence des violences intimes et des systèmes de domination sociétaux. Il pose une question fondamentale: comment réparer, non seulement l'individu blessé, mais aussi le tissu social qui le contient?

Ce texte est une construction d'une densité émotionnelle rare, où chaque mot contribue à reconstruire l'humain. À travers des fragments poétiques et des récits ancrés dans une mémoire vivante, la pièce navigue entre la douleur et la lumière, révélant que, même au creux des marécages, il est possible de se reconstruire à partir d'un au-delà de la douleur.

Entretien avec Nathalie Lannuzel.

Votre pièce est une forme de quête, d'investigation pour traiter du trauma, l'inceste.

Nathalie Lannuzel: Ma vie pourrait être vue comme une enquête familiale en même temps qu'une quête de soi, l'une étant liée à l'autre. Dans mon acte d'écrire puis dans ma vision d'une mise en scène, il y a donc une dynamique incessante de recherche. Mais aussi une forme de suspens lié à la nécessité de trouver des réponses à des questions essentielles: l'origine, la naissance, le sens de la vie, la complexité de l'amour, la souffrance, la mort, la liberté, la responsabilité envers soi et les autres.

C'est un théâtre de voix...

Pour faire avancer l'enquête et déployer une pensée active, un dialogue serré s'établit entre les différentes parties de moi, les différentes périodes de l'existence, un dialogue tendu vers le désir de se libérer, traversé des inspirations prise dans mes lectures, mon observation des êtres et du monde, et les scènes cruciales de ma vie.

Les voix sont prises en charge par deux femmes et deux hommes, elles traversent les genres et les générations. Quatre voix différentes mais qui émanent d'une unité, d'une puissance vitale qui les englobe et les encourage à faire émerger la clarté. Et elles y parviennent.

C'est aussi cela qu'évoque le titre *Sagrada Familia*, et le sous-titre *Ou comment édifier une cathédrale sur un marécage*. La possibilité qui nous est donnée de reformuler l'héritage, de transformer le transgénérationnel, et de nous en départir pour créer quelque chose de nouveau à partir de ce qui nous a été imposé.

Il y a différentes voix dans la pièce: corps, enfant, femme, être profond. Pouvez-vous les évoquer?

L'enfant a dû s'évader de son corps pour survivre, c'est le phénomène de dissociation bien connu. Le corps a donc son propre vécu pendant que l'enfant s'échappe et se retrouve isolée dans un espace-temps coupé du monde mais par lequel elle survit.

Mais bien sûr, en devenant adulte, elle se retrouve confrontée à son incommensurable blessure et à ses conséquences. Elle doit donc retrouver la racine de ce mal-être et son enquête commence. C'est d'abord le corps qui se rappelle ou rappelle la femme à lui.

Pour qu'elle se souvienne de l'enfant. C'est le corps qui porte les marques invisibles de ce que l'enfant a vécu et c'est par lui que remonte ce qui doit être su. Pour être résolu.

Le corps enfantin est traversé d'autres présences.

Dans le corps de l'enfant, habitent le père, la mère, l'équilibre familial, les secrets imposés, l'intelligence de la vie, la volonté de comprendre, les souvenirs fondamentaux et les oublis nécessaires.

De cette mémoire morcelée qui appelle à renaître, quatre voix émergent, chantent, parlent, racontent, s'articulent les unes aux autres pour redonner sens et sortir du chaos.

La projection épisodique du texte, lettre par lettre, sur scène, est une image forte.

C'est la voix de l'écriture. La voix d'avant la voix. Dire était interdit, alors j'ai écrit. Avec, en moi, la sensation d'une présence multiple, invisible, comme un immense public imaginaire et compréhensif.

Et celle de la nature également, comme un tissu de voix vivantes et encourageantes, me racontant sans cesse un bonheur possible. Il était évident pour moi que l'acte salvateur d'écrire, d'inscrire des mots visibles depuis le mutisme imposé devait être présent sur scène.

Mais encore...

Les textes projetés sont ainsi d'une facture particulière. Plus brute, comme une poésie de l'interdit, une poésie qui fait œuvre au noir, transmutant, par le choc et la matière même des mots ou par leur douceur et leur chant, l'innommable de la douleur et la persévérance de la douceur.

L'écriture comme un tambour intérieur, la pulsation du sang, l'irruption d'une émotion en cinq dimensions. Les mots qui s'écrivent offrent aux acteurs et actrices comme aux spectateurs et spectatrices, une respiration, un chant, un rythme, une métrie qui s'érige devant soi et en soi comme une colonne vertébrale. Une écriture de l'âme.

Le rôle du père est abordé avec une complexité troublante.

L'image du père se décline dans une observation transgénérationnelle par laquelle je souhaite alerter quant à l'urgence et à la nécessité de voir, de comprendre et de transformer nos héritages dysfonctionnels.

Loin d'être une justification aux actes violents ou incestueux, le fait de voir et de comprendre l'endroit où s'enracine la violence permet au contraire d'en éclairer les mécanismes et de les défaire. C'est ce que j'ai entrepris tout au long de mon existence, et c'est ce cheminement vers une plus grande connaissance de soi dans notre lien aux systèmes dans lesquels nous évoluons que j'ai à cœur de partager.

Mon père, par son aveuglement volontaire, a poursuivi la logique incestueuse de sa famille, appuyé en cela par un silence généralisé. Il fallait que quelqu'un fasse cesser ce mécanisme et éclater le silence, c'est ce que j'ai fait.

Pouvez-vous évoquer les rôles de la musique et de la lumière dans ce spectacle?

L'enjeu est d'éclairer ce qui est en jeu, dans les différents sens du terme, de faire la lumière sur ce qui doit être su pour être restauré. La musique suit cette même ligne, faire entendre et résonner ce qui ne se dit pas.

Pour cela, l'une comme l'autre doivent amener de la douceur, de la respiration, de la générosité, de la profondeur.

Car mettre à jour une douleur ou une violence n'a pour moi de sens que pour aider à passer de l'autre côté.

Parler de la douleur, mais plus depuis la douleur. À travers le mouvement de vie, le désir de dépassement, j'ai rejoint la beauté entrevue dans l'enfance et la promesse soufflée à mon oreille. C'est à cette promesse à moi-même et aux autres que je réponds aujourd'hui.

Qu'est-ce qui vous a conduit à choisir le théâtre comme médium pour aborder un sujet aussi complexe et intime que l'inceste?

Le théâtre est le lieu où il est possible de parler de tout.

Les œuvres sans cesse revisitées de la tragédie grecque nous le démontrent depuis des millénaires, mettant déjà en scène les violences et les crimes les plus abjects dont l'humain est capable, en même qu'une beauté d'expression et une transcendance qui éclairent et permettent de regarder l'ombre qui nous habite.

Pour vous, le théâtre est lié à tout le vivant.

Le théâtre - et la parole qui le traverse -, est le lieu qui convoque toutes les dimensions de l'être et du vivant, le charnel, le sensitif, l'émotionnel, le perceptif, l'intelligible, le spirituel, l'intellectuel, l'intime, le politique, le collectif, le personnel, le réel, l'imaginaire.

Le théâtre se rattache aussi à l'invisible.

Le théâtre permet d'incarner, de faire entendre et sentir ce qu'on ne voit pas. Il est lieu qui peut rendre visible l'invisible, nous réconcilier avec l'inattendu, le dérangent. Il peut rendre tangible le monde des idées, vivant le monde de la pensée, agissant notre parole et éclairant la mise en lumière de notre ombre.

Le théâtre est aussi le lieu du lien, de l'échange de pensées, d'une vision d'un autre monde possible. Et cet autre monde doit commencer ici et maintenant, dans la manière dont nous parlons aux autres, à soi-même, et dont nous regardons ensemble d'où nous venons.

Quel endroit plus idéal pour redonner l'existence à ce qui a été «invisibilisé», pour reprendre cette expression qui parcourt notre actualité?

Vous mentionnez le philosophe Abdenour Bidar et la nécessité de «réparer ensemble le tissu déchiré du monde». Quels nouveaux liens espérez-vous susciter ainsi auprès du public?

Abdenour Bidar nous donne à voir un monde où nous sommes tisserands d'une nouvelle manière d'être ensemble, dans un esprit de dialogue, de coopération, d'écoute et d'attention, y compris envers la planète et tout le vivant.

J'aimerais participer à ce passage nécessaire d'une civilisation qui encourage la réussite individuelle souvent réalisée au détriment de l'autre, à une civilisation d'un réussir ensemble à laquelle nous sommes de plus en plus nombreux.ses à aspirer.

Je crois que toute parole ou action posée dans cette intention de dénouer ce qui entrave le droit à une vie digne, participe à l'élaboration d'une force à la fois personnelle et commune vers un nouveau paradigme.

Propos recueillis par Pierre Siméon

Sagrada Familia

Du 31 janvier au 14 février 2025

De Nathalie Lannuzel

Avec Claire Deutsch Pierre-Isaïe Duc Pierre Boulben Alice Delagrave

Informations, réservations:

<https://vidy.ch/fr/evenement/sagrada-familia/>

Autres représentations:

Le 11 mars 2025 au Théâtre Benno Besson, Yverdon-les-Bains

Les 13 et 14 mars 2025 à l'Usine à Gaz, Nyon

A Lausanne, l'autrice Nathalie Lannuzel reconstitue l'enfer de l'inceste dans un spectacle qui bouleverse. La comédienne romande met des mots forts sur l'abus dont elle a été victime pendant son enfance. Quatre interprètes parfaitement accordés portent sa voix dans «Sagrada familia», au Théâtre de Vidy, avant le Théâtre Benno Besson à Yverdon



De gauche à droite, Pierre-Isaïe Duc, Alice Delagrave, Pierre Boulben et Claire Deutsch forment un quatuor ultrasensible et beau au service de «Sagrada familia».

Par Alexandre Demidoff

De ce saccage, Nathalie Lannuzel aurait pu ne jamais se remettre. A l'âge de 5 ans, elle subit l'abus de son père. Pendant des années, il fera de sa fillette sa proie, en prédateur de l'ombre, couvert par le silence de la mère, dans le huis clos d'une famille de quatre. Un demi-siècle plus tard, la comédienne, ex-directrice de l'école des Teintureries à Lausanne, rompt un silence qui en a anéanti beaucoup. Au Théâtre de Vidy, avant le Théâtre Benno Besson à Yverdon, elle met des mots sur ce champ de cendres, des mots sur une plaie jamais refermée qui aurait pu proliférer en gangrène, des mots pour qu'ailleurs sautent les verrous des capitulations.

Son *Sagrada familia* vient d'une enfance où tout lacère. Mais la bonne nouvelle, c'est que ce texte longtemps mûri est à la hauteur de l'enjeu, qu'il fait pièce au despotisme pervers d'un mâle triste, qu'il expose les racines d'une compulsion mortifère, qu'il proclame surtout, dans sa forme polyphonique, dans sa pulsation musicale, dans son honnêteté d'écorchée, une puissance de vie. Nathalie Lannuzel revisite la chambre obscure d'une honte qui n'en est plus une, avec la hardiesse lucide d'une guerrière apaisée.

Car des guerres clandestines contre les alligators d'un passé fossilisé, Nathalie Lannuzel en a mené.

Comme l'écrivaine Christine Angot, qui à travers *L'Inceste* en 1999 donnait une langue à l'irréparable, elle a cherché la forme et les corps pour se réapproprier ce *no man's land* intérieur, pour devenir le sujet de son histoire. Premier choix décisif: plutôt qu'un monologue, elle a opté pour une pièce à quatre voix. Sur scène, les jeunes Alice Delagrave et Pierre Boulben s'accordent aux plus chevronnés Claire Deutsch et Pierre-Isaïe Duc pour que tous les plans du drame, l'autrefois nauséeux et l'aujourd'hui recousu, cohabitent. Chœur solidaire, chœur de toujours.

Temps détraqué

L'enjeu de l'écriture? Figurer les hoquets d'un temps qui a été détraqué d'un coup. C'est ce que Nathalie Lannuzel et ses interprètes font. Au seuil de *Sagrada familia*, une marée d'étoiles vous absorbe – une projection en fond de scène. Un vent de collines souffle. Sur cette constellation s'écrivent ces mots: «La terreur a emmaillotté mon âme et l'a tenue serrée. Toute une vie./Mon âme ressemble aux pieds comprimés des petites filles de Chine./Je réfléchis au jour où je vais retirer les bandeslettes.»

Cette opération de sauvetage passe par le théâtre, par cette assemblée du soir où une foule d'inconnus se confronte au refoulé de nos sociétés. Ecoutez alors Claire Deutsch, Alice Delagrave, Pierre-Isaïe Duc, Pierre Boulben sur la plage nue de leur fraternité. Ils disent cette nuit où la candeur des jours se brise, cette nuit où Nathalie a 5 ans, cette nuit où elle n'a plus d'âge, cette nuit où cet homme qui était son père devient son croquemitaine et son bourreau. Comédie obscène Folie d'un tyran qui présente bien.

Abîme d'une fillette qui n'en croit pas ses yeux. Pierre-Isaïe Duc décrit une photo qui est celle d'un bonheur, une gamine qui donne la main à son héros, barbe brune, dans le grand air d'un chemin de campagne. Leurre. Comme la comédie familiale qu'ordonne la mère avec une obstination de désespérée. Surtout, ne rien laisser paraître. Le repas est sacré: on y parle de tout, on n'y dit rien. La stratégie de cette mère tellement aimée, femme débordée qui veut endiguer la

vague, est celle du

travestissement de l'innommable par une rhétorique du contraire. Dans cette famille-là, le sexe n'est pas un problème. Preuve: il n'y a pas de rideau de douche et la porte de la salle de bains n'a pas de clé. Le père peut y entrer à tout moment et prendre place sur le trône tout en reluquant sa fille.

Nathalie Lannuzel remonte ainsi les escaliers de l'enfer d'une bafouée qui, à 18 ans, prendra sa liberté et deviendra une comédienne remarquable. Elle ne réactive pas seulement sa mémoire, elle exhume celle d'une famille moisie par la honte – son père, «rejeton d'amours inavouables», aurait grandi dans le dégoût de soi –, celle d'une époque où même le formidable Jacques Brel chante le venin de la femme dangereuse pour l'homme. L'artiste aurait pu ne pas survivre à la nuit défigurée de ses 5 ans et à toutes

celles qui ont suivi. Elle

aurait pu être à jamais celle que sa mère désignait comme «l'oiseau blessé» du poème de Louis Aragon. Elle a forgé un destin de lumière dans la glaise des mots et du théâtre. Nathalie Lannuzel affirme que la beauté est un salut, cette beauté qui ne masque rien, mais qui rend partageable l'imprononçable. *Sagrada familia* transfigure une nuit fatale en œuvre aimante. C'est dire la

grandeur du
chemin.

À JAMAIS, DEPUIS TOUJOURS.

En voyant cette femme brune aux yeux bleus, frêle et souriante, dans le hall du théâtre de Vidy Lausanne où elle présente la première de son spectacle *Sagrada Familia*, impossible d'imaginer ce qu'elle a traversé dans sa prime enfance... Impossible de croire surtout qu'elle s'en soit sortie par la pratique de la lecture, de l'écriture et du théâtre... Pourtant, lorsque je dis impossible, il y a des indices dans son regard sur le monde, son attention, mais aussi ses intentions envers les autres... À l'affût, elle guette, intranquille comme une biche aux abois...

Et ailleurs, *Sagrada familia*, est un peu comme cette cathédrale espagnole, toujours en réfection, car friable, tout le temps en danger, un titre parfaitement adapté à cet édifice construit par Nathalie Lannuzel qui peut à tout moment s'écrouler à l'évocation d'un mot, d'une image, d'une situation...

Sagrada Familia n'est pas, à proprement parler, une pièce de théâtre, mais un récit clinique, froid, analytique, à deux voix, une clairvoyante sur le plateau et une autre intérieure qui triture les mots, les coupe, les retranche pour sortir ce corps d'enfant, d'adolescente puis de femme de l'ornière de l'inceste où l'a conduit son père.

Dans un dispositif d'une sobriété rare, avec un jeu de lumières sobre qui passe d'un écran au lointain où sont projetés les mots violents qui viennent à l'autrice pour se démêler des fils de la toile de son père, succède des lumières en douche, isolant comme dans une carapace les quatre comédiens qui vont porter la parole de Nathalie Lannuzel libérée – du moins on l'espère – de cette traumatisante relation avec son père.

Un quatuor qui déroule pendant une heure et demie les temps de cette abominable situation d'abus, de domination...

On n'est pas chez Virginie Despentes ou Christine Angot qui choisissent le « secouage » par les mots. Ici, rien de tout cela. On arrive à comprendre et à ressentir les traumatismes sans violence ni heurts... L'autrice choisit la douceur, presque la poésie, mais l'horreur de la situation passe d'autant plus. C'est n'est donc pas au scandale que fait appel Nathalie Lannuzel qui a tenu courageusement à mettre en scène elle-même ce récit glaçant, comme une sorte de fin de thérapie pour montrer au monde que, même blessée profondément, elle est là pour hanter la mémoire de son père récemment disparu mais aussi de sa famille complice, aveugle, consentante presque puisque des petites filles, apprend-on, il y a eu d'autres...

Bien sûr, des récits sur l'inceste, on en a lus et vus... mais aucun ne semble insister autant et avec justesse sur la responsabilité des parents et, en l'occurrence, de la mère de Nathalie... qui savait, mais qui n'a pas voulu casser son propre rêve d'une famille exemplaire qu'elle voulait être et, Nathalie Lannuzel, à cette expression de « la preuve par le contraire » qui est un moyen très lucide de dire comment sa mère ôtait les obstacles pour ne pas avoir à les affronter !

Sa mère est donc le centre du propos et le mystère que tente de percer l'autrice... et si sa génitrice, comme dans le poème d'Aragon voudrait que sa fille ne soit « qu'un oiseau blessé dans son cœur », Nathalie refuse d'être réduite à un drame et, telle la souris tombée dans un pot de lait, s'agite pour en faire du beurre se hisser dessus et s'en sortir.

Si le récit est – forcément – chronologique. Il nous apprend, sans détailler, les agissements du père sur l'enfant de 5 ans à 16 ans. À cet âge, celle-ci se révolte et son corps parle à travers une anorexie puissante, une longue aménorrhée – instructive, la séance chez la gynécologue mâle de la mère qui la laisse seule dans son cabinet !

Elle aborde sans pathos l'état d'adulte avec ses rechutes et ses moments de prise de conscience collective avec cette chanson, particulièrement machiste et antiféministe, de Brel qui va, quelque part, justifier la lente prise de conscience de l'autrice.

Si ce n'est pas à proprement parler une pièce de théâtre – et d'ailleurs comment jouer sur scène un père incestueux, une mère dans le déni et une jeune fille abusée ?! – il n'en reste pas moins qu'il y a bien mise en scène puisque Nathalie Lannuzel choisit un quatuor formé de deux hommes, un jeune un plus confirmé (Pierre-Isaïe Duc et Pierre Boulben) et deux femmes (Claire Deutsch et Alice Delagrave) sur ce même équilibre et qui portent sobrement le récit, quelques fois au micro, la voix soutenue, mais surtout au centre du plateau pour être les relais de cette histoire.

Sans doute dans un souci de pudeur, les mots les plus durs, les pensées les plus sombres, les constats les plus navrants sont projetés sur l'écran blanc alternativement un ciel étoilé et des couleurs douces d'un cyclo de théâtre où succède le noir complet et où apparaissent de lettres blanches sans appel, comme si, l'autrice, encore au travail pour elle-même, écrivait en direct pour nous ses amers constats sur la nature humaine.

Seul un tapis blanc immaculé vient habiller le sol noir et comme celui sous lequel les 7 nains du conte mettent la poussière, les quatre comédiens le soulèvent, doucement, par les coins, regardent prudemment puis soudainement, l'une le prend, le pli et le range... toujours cette méthode de la preuve par le contraire !

Il y a donc bien une mise en scène du récit par un savant découpage entrelacé de musiques subtiles qui apportent du champs à ces mots comme un oratorio, mais sans que les comédiens le chantent ...

Le spectacle – donc – raconte aussi comment, intuitivement, l'enfant sait que ce qui se passe sur elle et en elle n'est pas convenable, ne peut pas aller.. faisant devenir l'enfant « sachante » avant l'heure !

Cette toute puissance face à l'enfant écrasée rappelle cette scène du film *Polisse* de Maïwenn où Sandrine Kiberlain – sublime – et Louis-Do de Lencquesaing – glaçant – en couple ont une fille qui dit un jour à sa mère « maman, papa il m'aime trop » et où la mère entend et comprend ce qui se passe et, contrairement aux autres fois, va à la police... C'est l'antithèse de *Sagrada Familia* où la mère ne tente rien, à cause des schémas inculqués par hérédité – sa mère n'a-t-elle pas renoncé à son poste de prof de français pour ne pas faire d'ombre à son mari directeur d'un autre lycée ?!

Nathalie Lannuzel de confirmer que « à jamais et depuis toujours », « Les enfants pleureront et on ne les entendra pas ». Fasse que ce spectacle sobre, lucide, éclairant ouvre les yeux et les oreilles à toutes et tous... évitant aux jeunes filles « la haine d'être née femme ».

"Sagrada Familia" de Nathalie Lannuzel, quand l'inceste fracasse une jeunesse

Spectacles
Modifié à 11:17

Partager



Rendez-vous Culture: "Familia Sagrada" de Nathalie Lannuzel à Vidy / 12h45 / 7 min. / le 28 janvier 2025

L'actrice Nathalie Lannuzel écrit et met en scène son premier texte au théâtre, "Sagrada Familia". Jusqu'au 14 février à Vidy-Lausanne, elle confie son histoire, un récit de famille d'une enfance fracassée par la violence de l'inceste.

Nathalie Lannuzel a joué dans les pièces des autres, mis en scène les pièces des autres, dirigé pendant douze ans l'école supérieure de théâtre Les Teintureries à Lausanne pour faire des autres des comédiens. Et aujourd'hui, celle qui aime le théâtre par-dessus tout et Brel beaucoup met en scène ses maux avec ses propres mots.

Dans "Sagrada Familia" ou comment édifier une cathédrale sur un marécage, elle raconte l'irracontable, l'inimaginable: l'inceste qu'elle a subi petite fille. Ce texte débuté en 2009 est un texte courageux, saisissant, serti de poésie qui claque. Un texte à la fois pour écouter l'enfant et pour réparer l'adulte, un texte pour partager sa peine et la délivrer un tant soit peu.

Des mots pour tenter d'enfin dépasser le choc, indique Nathalie Lannuzel dans le 12h45 du 28 janvier: "Ça m'a permis de pouvoir un peu éloigner ce trauma du cœur, de sortir de la solitude dans laquelle un trauma pareil met les enfants. Et d'autant plus qu'à cette époque-là, sans doute aujourd'hui encore, ça nous isole complètement. Le fait de pouvoir l'écrire et ensuite utiliser mon métier de comédienne et metteuse en scène pour le porter sur un plateau était une manière de sublimer et d'aider".

Ecrire pour éviter une soumission totale

Nathalie Lannuzel, qui dit volontiers que la culture lui a sauvé la vie, a ressenti le besoin d'évoquer la violence de l'inceste, qui se révèle encore peu, au terme d'"un long processus. J'ai toujours écrit depuis petite, j'ai mis des mots tout le temps sur ce qui se passait. C'était une manière justement de ne pas être soumise totalement à ce qui m'arrivait. Et j'ai toujours adoré l'écriture et les livres. Et du coup, le processus a commencé il y a très longtemps. Et puis après un moment, je me suis dit que c'était l'heure de le dévoiler et de le proposer aujourd'hui. (...) C'est bizarre, mais c'est un mélange entre un processus personnel et un processus sociétal".

Dans "Sagrada Familia", Nathalie Lannuzel a confié sa parole puissante à un quatuor d'acteurs et actrices pour qu'elle soit chorale et partagée. Histoire de répondre par des liens nouveaux aux relations détruites.

Propos recueillis par Julie Evard

Adaptation web: olhor

"Sagrada Familia" de Nathalie Lannuzel, Théâtre de Vidy-Lausanne, du 31 janvier au 14 février 2025.

J.A. 1209 Genève / www.letemps.ch

CHF 4.50 / France € 4.50

VENDREDI 7 FÉVRIER 2025 / N° 8144

Portrait

L'autrice Nathalie Lannuzel, une femme libérée de ses démons

[» p. 22](#)

Carrières

Pour rechercher un emploi,

Ski alpin

Aux Mondiaux, Stéphanie

Sons

Le Festival Antigal accueille

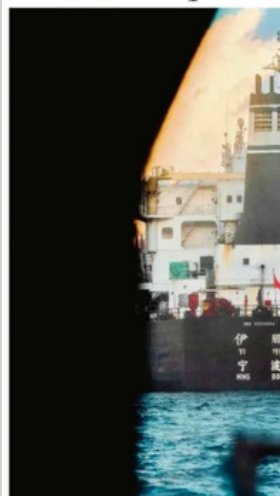
22 Der

A Berne, l

SUISSE-UE Le 20 décembre dernier, le Conseil fédéral annonçait la fin des négociations avec Bruxelles pour stabiliser les accords bilatéraux

■ Les tr désorma ou l'UDG les deux l'opposit

La mer Baltique, no



GUERRE HYBRIDE Cette mer est devenue une zone de frictions et le vraquier chinois Yi Peng 3 qui était dans le viseur de la Suède

EDITORIAL

Ne bradons pas la compétitivité

ALINE BASSIN

Alores que l'assurance chômage a bouclé l'année 2024 sur un excédent de 1,5 milliard de francs, la hausse du taux de chômage à 3% n'a en soi rien de dramatique. Ce seul indicateur ne reflète toutefois à quel point l'évolution démographique a marqué sur le marché du travail le ralentissement économique que la Suisse subit depuis dix-huit mois. Au-delà des emplois d'aujourd'hui, c'est à ceux de demain qu'il faut penser, conditionnés qu'ils seront par les grandes manœuvres protectionnistes

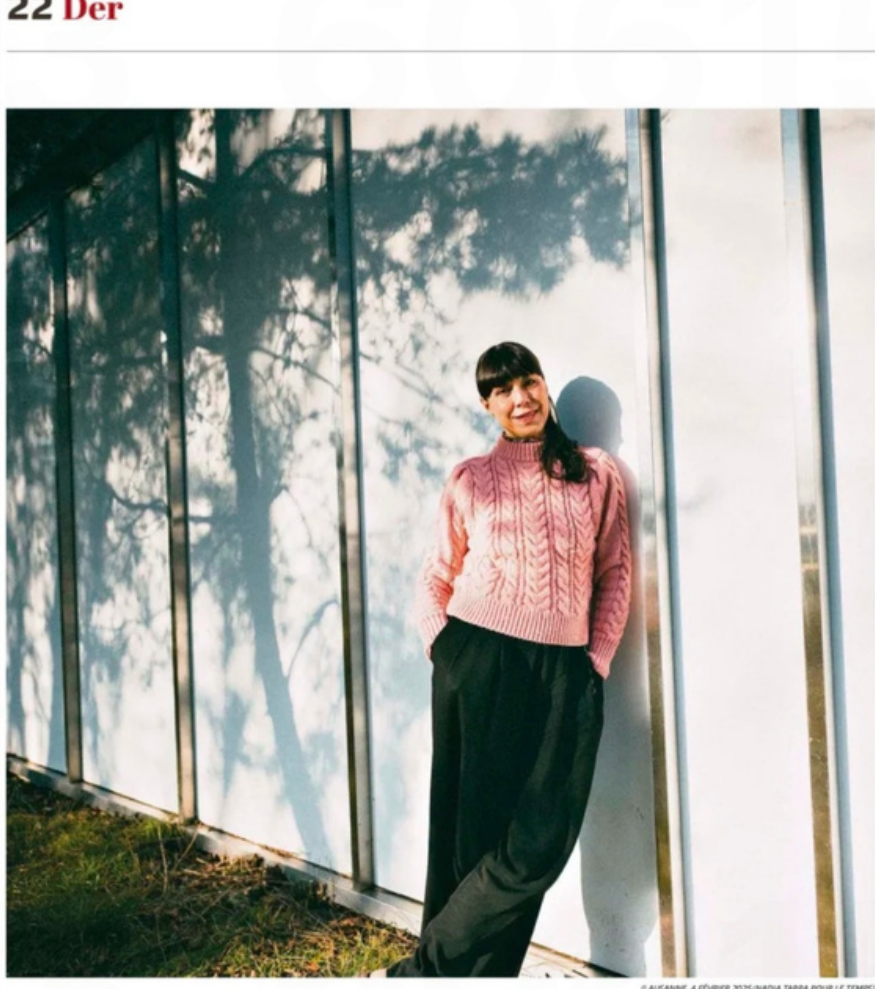
qui sont en cours. Car commercialement de l'avis d'une bataille des investissements, la volonté affichée de valeur ajoutée créée en Suisse n'est que le prétexte à un travail le ralentissement économique que la Suisse subit depuis dix-huit mois. Au-delà des emplois d'aujourd'hui, c'est à ceux de demain qu'il faut penser, conditionnés qu'ils seront par les grandes manœuvres protectionnistes

LE TEMPS

Avenue du Bouchet 2
1209 Genève
Tél + 41 22 575 80 50

www.letemps.ch

Collection Historiques et
Galerie de Lausanne et de



(LAUSANNE, 4 FÉVRIER 2025/NATHALIE LANNUZEL POUR LE TEMPS)

Nathalie Lannuzel

Antigone sauvée des ombres

La comédienne romande transfigure la folie de son enfance en spectacle poignant, à Lausanne, avant Yverdon-les-Bains et Nyon. Paroles d'une femme libérée de ses démons

ALEXANDRE DEMIDOFF

A 9 ans, Nathalie Lannuzel s'est donné rendez-vous, c'est ainsi qu'elle parle au Théâtre de Vidy. Un jour lointain mais certain, elle raconterait l'abus de cet homme qui était son père. Elle dirait comment, une nuit, il a fracassé l'enfance, comment il n'a plus arrêté de la fracasser, comment elle, la fillette, a failli être liquidée dans l'eau turpide de la peur, comment elle n'est pas morte. A 9 ans, elle s'est juré que ses mots ne seraient pas ceux du cloaque, mais qu'ils s'avanceraient saines de lumière.

Ces jours à Lausanne, la comédienne romande est au rendez-vous. Elle a attendu un demi-siècle, mais les serments d'enfant ont des ailes, ils se fichent des turbulences du temps. Son *Sagrada familia* reprend les lambeaux d'un passé longtemps irrespirable. Les comédiens Claire Deutsch, Alice Delagrave, Pierre-Isaïe Due et Pierre Boulben libèrent l'histoire d'un outrage à l'innocence, l'histoire d'une mère pourtant très aimée qui ne peut pas voir, qui ne veut pas voir, l'histoire d'une famille ordinaire qui couvre l'innommable.

Ce spectacle-là ne serait qu'une revanche sur le destin qu'on le trou-

verait déjà admirable. Mais il est animé par la joie d'avoir transformé la gl'a d'autrefois en mots qui cinglent, d'avoir changé un brouet puant en chant d'amour. Amour de soi, quelle conquête! Amour des autres, quelle victoire! *Sagrada familia* est ce butin sur lequel le désespoir n'a plus prise. Un acte de foi dans le pouvoir de dévoilement des poètes.

Nathalie Lannuzel est cette force-là, devant vous, auréolée d'un soleil de

poèmes et petites nouvelles constituent le pays intérieur.

Une révélation au pays de Sophocle

Avec elle, vous revoyez une vie. La maison à Annemasse. Son père, prof de grec et de latin au lycée. Sa mère, Michelle, prof de français. La routine des jours qui cache les démons de la nuit. Son piano. Son rêve d'être ballerine. La honte qui l'exclut d'elle-même.

Parle-t-elle alors à sa mère des exactions du père? «Elle savait, mais ça n'arrivait pas à son entendement. Des amis l'ont alertée, elle a préféré se fâcher contre eux pour préserver l'illusion. Elle était prise dans un engrenage. A 18 ans, j'ai confronté mon père à ses actes. Il les a reconnus et justifiés en invoquant l'écrivain Gabriel Matzneff et ses textes faisant l'apologie de l'amour entre adultes et enfants. La soi-disant libération sexuelle des années 1970 a favorisé des déviances insensées.»

Impossible d'oublier les conversations graveleuses de certaines soirées à la maison. «J'entendais des choses qui me faisaient chuter à l'intérieur de moi. Je tombais et je ne voyais pas le fond. J'étais anéantie. Quand je suis devenue comédienne, beaucoup pensaient que je ferais du cinéma. Mais un reste de trauma m'en a empêchée. Évoluer devant une caméra, c'était comme me retrouver devant les yeux de mon père. Je me sentais absorbée. Je disparaissais. Je ne pouvais pas m'imaginer passer des castings doux.»

La scène, elle, est promesse et largesse. C'est le don de la mère. «Le

théâtre m'a sauvée. Il y a eu l'éblouissement d'Épidaure, mais aussi toutes ces journées à écouter les disques de Gérard Philipe, *Le Prince de Hom-bourg*, *Le Cid*. Je voulais être Gérard Philipe et Maria Casarès, cette tragédienne d'origine espagnole qui a été le grand amour d'Albert Camus. Mes héros étaient ceux de ma mère. C'était ma manière de l'aimer, de faire famille avec elle.»

Une invention de soi

Dans sa chambre d'ado, Nathalie n'écoute pas les Rolling Stones, elle récite Corneille et Racine. Michelle inscrit son ado au Conservatoire de Genève, la ville voisine. Et à 18 ans, elle s'affranchit de la comédie familiale. Elle vit désormais de l'autre côté de la frontière, où elle se forme au métier à l'École supérieure d'art dramatique.

Quatre ans plus tard, elle passe le concours national supérieur d'art dramatique à Paris. Elle brille, puis s'éteint soudain au deuxième tour, comme si elle était interdite de lumière. «Je me suis absente de moi, je n'étais plus là. J'ai écrit au directeur du Conservatoire, Jean-Pierre Miquel. Je lui ai demandé si ça valait la peine de me représenter l'année suivante. Il m'a encouragé et j'ai été prise.»

La suite, c'est une invention de soi sur des «fissures» qui sont parfois des «béances». Ce sont de grands rôles qui dessinent un cap. C'est la rencontre par exemple avec le metteur en scène Claude Stratz, ce lecteur galvanisant qui l'engage, en 1999, dans *Le Pain dur* de Paul Claudel à la Comédie de Genève. C'est la proposition bien plus tard de diriger les Teintureries, École supérieure des arts dramatiques, à Lausanne.

«Nathalie, qu'avez-vous ressenti, jeudi, après la première? Elle joint ses mains, son buste bascule au-dessus de la table, comme pour une prière, un merci à la vie. «C'était comme un accomplissement. Je n'ai pas de mots pour le dire. Et en même temps, ça faisait si longtemps que je me préparais à ce moment-là. Je me sens en paix. Est-ce que mon père m'a demandé pardon? Un agresseur n'a pas à demander pardon. Est-ce que je lui en veux encore? Je suis ailleurs, je me suis libérée du ressentiment. Aujourd'hui, il ne s'agit pas de pardonner, mais de donner pour que d'autres s'autorisent à dire, à récupérer ce qu'ils ont perdu.»

Dans l'ourlet d'un souvenir, des larmes poignent. Puis soudain un rire de gamine invincible balaye les ombres. Nathalie Lannuzel est bien au rendez-vous de ses 9 ans. La trappe est enfin fermée, le livre de ses vies, lui, est ouvert. Elle a acheté une autre pièce qui est un écho à *Sagrada familia*. Elle dit que la beauté est l'écrit de la vérité. Aucun fracas ne résiste à cette foi-là. ■

Sagrada familia, Lausanne, Théâtre de Vidy, jusqu'au 14 février; Yverdon-les-Bains, Théâtre Benno Besson, le 11 mars; Nyon, Usine à gaz, les 13 et 14 mars.

PROFIL

1992 Joue dans «Le Pain dur» de Paul Claudel à la Comédie de Genève, montée par Claude Stratz.

2000 Incarne Andromaque au Théâtre de Carouge.

2012 Prend la direction des Teintureries, École supérieure des arts dramatiques à Lausanne.

2023 Quitte les Teintureries qui ferment leurs portes.

2024 Achève son texte «Sagrada familia».

Antigone romande, l'autrice Nathalie Lannuzel met des mots rares sur l'inceste dont elle a été victime. La comédienne romande transfigure la folie de son enfance en spectacle poignant, à Lausanne, avant Yverdon-les-Bains et Nyon. Paroles d'une femme libérée de ses démons



Nathalie Lannuzel à Lausanne, le 4 février 2025. — © Nadia Tarra pour Le Temps

[Alexandre Demidoff](#)

Publié le 07 février 2025 à 13:15. / Modifié le 07 février 2025 à 17:40. 5 min. de lecture

Résumé en 20 secondes

La comédienne romande Nathalie Lannuzel a attendu un demi-siècle avant de poser des mots sur l'inceste dont elle a été victime dès l'âge de 5 ans.

Elle transcende cette enfance saccagée dans «Sagrada familia», à l'affiche du Théâtre de Vidy avant Yverdon-les-Bains et Nyon.

En marge du spectacle, l'artiste raconte comment le théâtre l'a sauvée à la sortie de l'adolescence.

A 9 ans, Nathalie Lannuzel s'est donné rendez-vous, c'est ainsi qu'elle parle au Théâtre de Vidy. Un jour lointain mais certain, elle raconterait l'abus de cet homme qui était son père. Elle dirait comment, une nuit, il a fracassé l'enfance, comment il n'a plus arrêté de la fracasser, comment elle, la fillette, a failli être liquidée dans l'eau turpide de la peur, comment elle n'est pas morte. A 9 ans, elle s'est juré que ses mots ne seraient pas ceux du cloaque, mais qu'ils s'avanceraient satinés de lumière.

Ces jours à Lausanne, la comédienne romande est au rendez-vous. Elle a attendu un demi-siècle, mais les serments d'enfant ont des ailes, ils se fichent des turbulences du temps. Son *Sagrada familia* reprise les lambeaux d'un passé longtemps irrespirable. Les comédiens Claire Deutsch, Alice Delagrave, Pierre-Isaïe Duc et Pierre Boulben libèrent l'histoire d'un outrage à l'innocence, l'histoire d'une mère pourtant très aimée qui ne peut pas voir, qui ne veut pas voir, l'histoire d'une famille ordinaire qui couvre l'innommable.

Ce spectacle-là ne serait qu'une revanche sur le destin qu'on le trouverait déjà admirable. Mais il est animé par la joie d'avoir transformé la glu d'autrefois en mots qui cinglent, d'avoir changé un brouet puant en chant d'amour. Amour de soi, quelle conquête! Amour des autres, quelle victoire! *Sagrada*

familia est ce butin sur lequel le désespoir n'a plus prise. Un acte de foi dans le pouvoir de dévoilement des poètes.

Nathalie Lannuzel est cette force-là, devant vous, auréolée d'un soleil de printemps qui éclabousse le lac. Une héroïne de Stefan Zweig, se dit-on, déterminée à aller vers sa vérité. «Jeune, je m'étais fait une autre promesse, confie-t-elle. Jamais je ne me présenterai comme une victime de... Je ne voulais pas, comme comédienne, être associée à ça.» L'écriture était pourtant là, depuis toujours, poursuit-elle, dans des carnets où poèmes et petites nouvelles constituent le pays intérieur. Une révélation au pays de Sophocle Avec elle, vous revoyez une vie. La maison à Annemasse. Son père, prof de grec et de latin au

lycée. Sa

mère, Michelle, prof de français. La routine des jours qui cache les démons de la nuit. Son piano. Son rêve d'être ballerine. La honte qui l'exclut d'elle-même. Qu'est-ce qui la sauve alors? Un éblouissement. Elle est avec ses parents à Epidaure. C'est une petite Antigone et elle contemple le royaume de Sophocle. «J'avais 12 ans et j'ai eu une épiphanie. Je me suis assise sur les pierres et j'ai dit: «Je veux faire ça.» J'ai acheté une carte postale de ce théâtre qui élargissait tout, impliquait qu'il était dans le tragique de la destinée humaine.» Parle-t-elle alors à sa mère des exactions du père? «Elle savait, mais ça

n'arrivait pas à son

entendement. Des amis l'ont alertée, elle a préféré se fâcher contre eux pour préserver l'illusion. Elle était prise dans un engrenage. A 18 ans, j'ai confronté mon père à ses actes. Il les a reconnus et justifiés en invoquant l'écrivain Gabriel Matzneff et ses textes faisant l'apologie de l'amour entre adultes et enfants. La soi-disant libération sexuelle des années 1970 a favorisé des déviances insensées.»

Impossible d'oublier les conversations graveleuses de certaines soirées à la maison. «J'entendais des choses qui me faisaient chuter à l'intérieur de moi. Je tombais et je ne voyais pas le fond. J'étais anéantie. Quand je suis devenue comédienne, beaucoup pensaient que je ferais du cinéma. Mais un reste de trauma m'en a empêchée. Evoluer devant une caméra, c'était comme me retrouver devant les yeux de mon père. Je me sentais absorbée, je disparaissais. Je ne pouvais pas m'imaginer passer des castings douteux.»

Gérard Philipe, son étoile

La scène, elle, est promesse et largesse. C'est le don de la mère. «Le théâtre m'a sauvée. Il y a eu l'éblouissement d'Epidaure, mais aussi toutes ces journées à écouter les disques de Gérard Philipe, *Le*

Prince de Hombourg, *Le Cid*. Je voulais être Gérard Philipe et Maria Casarès, cette tragédienne d'origine espagnole qui a été le grand amour d'Albert Camus. Mes héros étaient ceux de ma mère. C'était ma manière de l'aimer, de faire famille avec elle.»

Dans sa chambre d'ado, Nathalie n'écoute pas les Rolling Stones, elle déclame Corneille et Racine.

Michelle inscrit son ado au Conservatoire de Genève, la ville voisine. Et à 18 ans, elle s'affranchit de la comédie familiale. Elle vit désormais de l'autre côté de la frontière, où elle se forme au métier à l'Ecole supérieure d'art dramatique.

Quatre ans plus tard, elle passe le concours du prestigieux Conservatoire national supérieur d'art dramatique à Paris. Elle brille, puis s'éteint soudain au deuxième tour, comme si elle était interdite de lumière. «Je me suis absentée de moi, je n'étais plus là. J'ai écrit au directeur du Conservatoire, Jean-Pierre Miquel. Je lui ai demandé si ça valait la peine de me représenter l'année suivante. Il m'a encouragée et j'ai été prise.» La suite, c'est une invention de soi sur des «fissures» qui sont parfois des

«béances». Ce sont de

grands rôles qui dessinent un cap. C'est la rencontre par exemple avec le metteur en scène Claude Stratz, ce lecteur galvanisant qui l'engage, en 1992, dans *Le Pain dur* de Paul Claudel à la Comédie

de

Genève. C'est la proposition bien plus tard de diriger les Teintureries, Ecole supérieure des arts dramatiques, à Lausanne.

Retrouvez [tous les portraits du «Temps»](#)

«Nathalie, qu'avez-vous ressenti, jeudi, après la première?» Elle joint ses mains, son buste bascule au-dessus de la table, comme pour une prière, un merci la vie. «C'était comme un accomplissement. Je n'ai

pas de mots pour le dire. Et en même temps, ça faisait si longtemps que je me préparais à ce moment-là. Je me sens en paix. Est-ce que mon père m'a demandé pardon? Un agresseur n'a pas à demander pardon. Est-ce que je lui en veux encore? Je suis ailleurs, je me suis libérée du ressentiment. Aujourd'hui, il ne s'agit pas de pardonner, mais de donner pour que d'autres s'autorisent à dire, à récupérer ce qu'ils ont perdu.»

Dans l'ourlet d'un souvenir, des larmes poignent. Puis soudain un rire de gamine invincible balaie les ombres. Nathalie Lannuzel est bien au rendez-vous de ses 9 ans. La trappe est enfin fermée, le livre de ses vies, lui, est ouvert. Elle a achevé une autre pièce qui est un écho à *Sagrada familia*. Elle dit que la beauté est l'écrin de la vérité. Aucun fracas ne résiste à cette foi-là.

Sagrada familia, Lausanne, [Théâtre de Vidy](#), jusqu'au 14 février; Yverdon-les-Bains, [Théâtre Benno Besson](#), le 11 mars; Nyon, [Usine à gaz](#), les 13 et 14 mars.

Profil

1992 Joue dans «Le Pain dur» de Paul Claudel à la Comédie de Genève, monté par Claude Stratz.

2000 Incarne Andromaque au Théâtre de Carouge.

2012 Prend la direction des Teintureries, Ecole supérieure des arts dramatiques à Lausanne.

2023 Quitte les Teintureries qui ferment leurs portes.

2024 Achève son texte «Sagrada familia».

Lumières sur l'inceste

«Sagrada Familia» plonge au cœur du trauma de l'inceste et de ses répercussions transgénérationnelles. Avec poésie et douceur.

Bertrand Tappolet

Cette pièce chorale, écrite et mise en scène par Nathalie Lannuzel, abusée par son père dans son enfance, transcende le récit autobiographique pour interroger le lien entre l'intime et l'universel. Le titre évoque, à travers l'allusion à l'édifice inachevé de Gaudí, la fragilité des corps, la complexité des héritages familiaux, et l'espoir de reconstruire sur les ruines. La force de *Sagrada Familia*. Ou comment construire une cathédrale sur des marécages réside notamment dans son dispositif choral. Quatre voix – l'enfant, le corps, la femme, et l'être profond – s'entrelacent, incarnant les strates de l'identité fragmentée par le traumatisme. Ces voix anonymes, rappelant les expérimentations de l'écrivaine française Nathalie Sarraute, créent une polyphonie où le témoignage individuel devient collectif, nous plongeant dans une introspection fragmentée façon puzzle. Ce morcellement reflète la dissociation, ce mécanisme de survie qui «coupe l'enfant de son corps» pour préserver son esprit. L'écriture, attentive et poétique, reconstruit minutieusement les éclats d'une mémoire traumatique, tout en insufflant une vitalité poignante. «Cette nuit-là. Nuit dans la nuit de la nuit. Noir absolu. Englouti. Anéantissement», entend-on. La projection sur scène de phrases écrites lettre à lettre symbolise ce processus laborieux de mise en mots de l'indicible. Pour cette enquête sur soi, l'écrivaine témoigne de ce que l'inceste mine toute relation fille-père: «Bébé, mon père m'a changée, portée dans ses bras. Mais il accompagnait aussi l'ambiance incestueuse par un regard, un geste. Enfant, je sentais ses pensées, c'était déjà une agression. Celui qui me met en danger est le père. Qui devrait me protéger. J'ai dû investiguer et démêler cet amalgame entre danger et protection, voyant, par exemple, mon père appeler le médecin lorsque j'étais malade. Adulte, en présence d'un enfant, je me scrutais à la loupe. Si attentive au fait de ne pas rejouer une situation de domination, de mainmise ou de manipulation sur l'enfant», nous confie l'auteure.

Résilience

Au plateau, les faisceaux lumineux sculptent des espaces d'ombre et de révélation, tandis que la musique accompagne silences et ruptures. Chaque élément dialogue avec



Des voix pour dire l'inceste.

ANNIE CHEMLA

le texte, traduisant la tension entre le poids de l'oubli et la nécessité de dire. Les interprètes, par leur retenue, offrent des performances empreintes de gravité et d'humanité, rendant justice à l'émotion brute du texte. L'usage de métaphores – comme celle de la nourriture, «refuge et arme à double tranchant» – amplifie la portée universelle du propos. Ainsi, un repas familial devient le théâtre des tensions et des non-dits: «Au centre de la loi, la table familiale... où se durcit le ciment qui recouvre les cadavres qu'on se refille de génération en génération», avance la pièce. Nathalie Lannuzel s'inscrit dans une tradition littéraire explorant l'inceste, tout en adoptant une approche différente. Contrairement à Christine Angot (*L'Inceste*) ou Neige Sinno (*Triste Tigre*), elle privilégie la métaphore et l'émotion réflexive à la crudité des faits. Cette démarche cathartique invite à dépasser le statut de victime: «Dire est une révolution», proclame l'auteure, citant l'anthropologue Dorothée Dussy. La pièce ne se limite pas à l'exploration de la douleur individuelle. Elle interroge les structures sociales et familiales permettant la perpétuation de tels actes. En ce sens, *Sagrada Familia* devient un acte politique, un appel à briser l'omerta et à transformer un «héritage dysfonctionnel» en une force vitale.

Dans un contexte où l'inceste demeure un sujet largement tabou, l'œuvre fait écho à l'ampleur du phénomène. En Suisse, on estime que 20 à 30% des mineurs subissent une agression sexuelle avec contact physique, un chiffre sous-évaluant la réalité. La pièce questionne la capacité collective à reconnaître et à réparer les blessures invisibles. La scène devient alors «un espace d'écoute et de résistance» pour l'auteure, où le public est invité à participer à une catharsis collective. À travers une mise en scène sobre mais intense, *Sagrada Familia* transforme la douleur en une quête lumineuse de résilience. Son ambition? Transcender l'indicible pour reconstruire l'humanité. Comme le dit une voix de la pièce: «Tout. Je reprends tout. La beauté du monde et la terreur des hommes». ■

Sagrada Familia, Vidy, jusqu'au 14 février, Usine à Gaz, 13-14.03, Nyon

scènes *magazine*

*nathalie lannuzel,
"sagrada familia"
à vidy-lausanne*

Trouver les mots

« *Sagrada Familia* » de Nathalie Lannuzel témoigne de l'inceste paternel. La pièce chorale, récit de voix du corps, piste le trouble d'une enfant abusée et trompée notamment dans ses attentes légitimes.

22

Pourquoi faire des enfants ? Pour les violer ? Pour les massacrer ? En Suisse, l'inceste, pour la loi, ne considère que les relations sexuelles, avec pénétration, d'un ascendant sur un descendant ou entre frère et sœur. Une définition incroyablement restrictive. Elle ne rend pas compte du phénomène d'emprise, du viol par des tiers, de la manipulation psychologique, d'une violence multiforme, de la dépendance économique de l'enfant, de l'omerta face au crime ravageant la famille sur des générations. Il y a aussi l'incestuel, « un climat psychique et interactionnel qui porte l'empreinte de l'inceste sans qu'il y ait nécessairement de passage à l'acte génital. C'est le domaine de l'inceste non fantasmé et non agi », selon la psychiatre française, Flore Gélugne.

Actrice devenue auteure-metteuse en scène, Nathalie Lannuzel livre avec *Sagrada Familia*. Ou comment édifier une cathédrale sur un marécage, un opus où l'intime rejoint l'universel, explorant les ravages de l'inceste et les mécanismes de résilience à travers une écriture chorale. Pour sortir de la sidération. Née d'un journal intime qu'elle a tenu pendant des années, *Sagrada Familia* transcende la douleur individuelle et la victimisation pour interroger la structure même de la famille et de la société. « Je ne suis vraiment pas la première à le dire, mais ce genre de blessure demande beaucoup de temps à pouvoir mettre des mots dessus. Et se dire. Toute la question de la prescription relative-

ment aux incestes est importante sur le plan judiciaire. Il est fort courant de constater qu'il est bien trop tard pour une action en justice. C'est aussi une démarche singulière, difficile et complexe que d'entreprendre une action devant un Tribunal pour un acte intra-familial », confie Nathalie Lannuzel qui a perdu sa mère en 2017 et son père il y a peu.

En Suisse, pour ce qui est des infractions sexuelles sur des enfants de moins de seize ans, le délai de prescription commence à courir au moment des faits. Il est de 15

ans pour une infraction punissable d'une peine de réclusion et 7 ans minimum quand la peine encourue est moindre. Cependant, la victime peut porter plainte jusqu'à ses 25 ans. Un délai jugé bien trop restrictif par les spécialistes de ces abus contre enfants. Qui mettent en avant que le fait de pouvoir des mettre des mots sur ce qui a été subi peut prendre des décennies chez la victime.

Mémoire éclatée

« L'important fut de trouver une voie et une expression entre moi-même, la vie et le métier d'actrice. Par l'écriture, j'ai voulu développer un endroit de l'au-delà de la blessure. Ceci en parlant aussi de cette même blessure comme une forme de réconciliation avec moi », explique Nathalie Lannuzel. Elle choisit résolument la littérature et non la simple relation des faits comme Christine Angot (*L'Inceste*), Camille Kouchner (*La Familia grande*) ou Neige Sinno (*Triste Tigre*) à leurs manières. Ce qui ne revient absolument pas à ne pas décliner au plus près les contraintes, le sen-

sorium et le ressenti. Dans leur organicité, les mots de la pièce peuvent parler ici au plus profond d'un être ayant subi, enfant, le viol par un proche. Un acte perpétré qui est d'abord rapport de forces, voire une forme de cannibalisme de l'être issu de sa propre chair. Par l'écriture une manière de se replonger dans son vécu enfantin, son enfantôme. « Quelqu'un de grand, quelqu'un d'énorme, quelqu'un te soulève, te prend, te serre, te presse, tu étouffes, tu voudrais crier, brusquement ta bouche est envahie, une chose visqueuse, une chose gluante, comme une grosse limace chaude, te pénètre dans la bouche, te dévore de l'intérieur, tu ne peux plus respirer, des larmes coulent de tes yeux, tu cries au-dedans de toi mais aucun son ne peut sortir... ».

À l'image d'une mémoire traumatique éclatée, l'auteure opte pour la fragmentation, la dissociation pour la figure du père qu'elle se refuse à



« *Sagrada Familia* » © Annie Chémia

condamner tout comme la mère. Quatre voix s'entrelacent sur scène – incarnant l'enfant, la femme, le corps et l'être profond – pour porter un récit morcelé, épisodiquement étrangement doux et poétique. Ces voix anonymes, simplement nommées par des lettres et des chiffres, rappellent les expérimentations de Nathalie Sarraute, laissant aux interprètes une liberté d'incarner tour à tour plusieurs facettes des personnages-voix. « *Ce secret-tabou lié à l'inceste m'est revenu dessus tout au long de ma vie. Même si je croyais l'avoir endigué, il m'a rattrapée dans les contours de mon existence. Il m'a fallu regarder et éclairer mon statut de victime pour mieux en sortir. C'est une enquête, où je démêle des fils.* » L'auteure ajoute sur l'impossibilité de concilier l'image d'un père protecteur avec la réalité d'un prédateur : « *L'inceste est un fracas d'émotions. Je viens de mon père. Il m'a porté dans ses bras, il m'a fait marcher. Loin d'être quelqu'un arrivant par effraction à l'aube de ma vie ou à mon enfance, c'est mon papa ! Il y a l'accompagnement de cette ambiance incestueuse. Je me suis demandée : 'Que m'a-t-il fait ?' Celui qui devait me protéger, me met en danger.* » Le texte est une architecture minutieuse, une cathédrale de mots édifiée sur des marécages d'oubli et de silence. « *Dire est une révolution* », concilie l'artiste citant l'anthropologue Dorothee Dussy. Ce quatuor de voix est parfois déroutant tant elles se trouvent souvent mêlées dans le réel – voix du corps s'extrayant de l'amnésie, de la petite fille en manque de reconnaissance, de la femme s'essayant à réparer les blessures, de l'être profond correspondant à la résilience. La pièce célèbre la puissance de la parole pour attaquer le silence et rétablir des liens. Mais elle ne s'arrête pas à cette conquête individuelle : elle interroge la responsabilité collective et la nécessité de réparer le tissu social.

Limites de la parole

Comme l'a montré en 2022 le rapport de la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles (Ciivise) estimant 160'000 enfants subiraient des violences sexuelles chaque année en France, la parole seule ne suffit pas. Encore faut-il qu'elle soit entendue et prise en compte alors que 70% des violences contre enfants



« *Sagrada Familia* » © Annie Chemia

ne sont pas condamnées en France au terme d'une démarche en justice. En Suisse, on estime que 20 à 30% de personnes mineures ont été victimes d'une agression sexuelle avec contact physique. Mais l'on relèverait une moyenne de 350 cas d'inceste par an. Un chiffre qui sous-estimerait largement la réalité tandis qu'il n'existe toujours pas l'équivalent d'un rapport comme celui de la Ciivise dans notre pays.

La mise en scène de la pièce épouse la sobriété du texte, donnant toute sa force aux mots et à leur portée émotionnelle. Sur un plateau épuré, les interprètes occupent l'espace avec retenue, tandis que les projections et les jeux de lumière sculptent des images puissantes. Chaque élément scénique – des faisceaux lumineux aux ombres mouvantes – dialogue avec le texte pour rendre palpable l'équilibre fragile entre douleur et résilience. La nourriture, métaphore récurrente dans la pièce, devient un vecteur dramatique. Les repas, décrits comme des scènes de tension et de contrôle, révèlent les dynamiques oppressives et les secrets enfouis de la cellule familiale. À travers ces moments quotidiens, *Sagrada Familia* capture l'ambivalence d'une famille à la fois lieu de refuge et de domination. La table, symbole d'unité, devient aussi celui du silence, des névroses et de la perpétuation des non-dits. « *Se scelle alors entre mon cœur et mon corps d'enfant un accord absolu par lequel la nourriture me sauvera de mourir par implosion de trop de douleur. Ce pacte me tiendra vivante bien que souvent à demi-morte* », lit-on.

Emotion réflexive

« *Pour ton père, tu savais ses yeux, ses doigts, sa bouche. Mais tu ne savais pas cela.* » Ces mots, aussi extraits du texte, incarnent la violence d'un basculement brutal, celui où l'innocence est anéantie. Pourtant, *Sagrada Familia* dépasse le témoignage d'une destruction pour devenir une œuvre de reconstruction. Nathalie Lannuzel pose une question essentielle : comment rebâtir sur les ruines. Le titre même évoque à la fois le sacré et le brisé. La référence à la basilique de Gaudí, monument inachevé et complexe, reflète cette volonté d'élever une cathédrale humaine malgré les marécages du passé. Par la choralité, l'autrice relie l'intime au collectif, ouvrant une voie pour transcender l'indicible. En se démarquant d'une écriture strictement autobiographique ou factuelle, *Sagrada Familia* nous à réfléchir à nos propres liens familiaux et à leurs implications. La force de la pièce ? Transcender la douleur pour tendre in fine vers la beauté, la compréhension et l'espérance. Mais n'est-il pas temps de remettre en question le cœur même de notre organisation sociale, puisque l'inceste s'avère massif et se perpétue ?

Bertrand Tappolet

Sagrada Familia. Théâtre de Vidy, jusqu'au 14 février

Scène – Le Courrier Familles, je vous aime

Avec *Sagrada Familia*, au Théâtre de Vidy puis en tournée, Nathalie Lannuzel met en scène un premier texte émouvant et remarquable sur sa propre histoire d'inceste.

lundi 10 février 2025

Isabelle Carceles



Nathalie Lannuzel a confié son premier texte à un quatuor de comédien·nes. CALYPSO MAHIEU Théâtre de Vidy

Sagrada Familia, ou comment édifier une cathédrale sur un marécage, commence avec une

projection,

en fond de scène, qui nous entraîne dans la profondeur fascinante d'une constellation cosmique en mouvement. Et ce mot, qui s'inscrit en grand: «Terreur.» Tout en racontant la solitude sidérale de l'espace

sans fin, la constellation évoque ces liens -

innombrables qui relient, dans une famille, les enfants à leurs parents, qui sont eux-mêmes les enfants d'autres parents, et ainsi de suite... Quant à la terreur, c'est aussi cette expérience sidérante de l'inceste, que Nathalie Lannuzel a vécue de plein fouet, dès l'âge de 5 ans. L'inceste qui fait d'elle et de toutes les victimes des «exilées». La parole circule

A Vidy-Lausanne ces jours puis en tournée, *Sagrada Familia* est l'histoire personnelle de son autrice, et

beaucoup plus que ça. «Du plus loin dont je me souviens, j'ai porté en moi la nécessité d'un monde autre, d'une autre vérité que celle qui imprégnait mon enfance.» Ces mots, Nathalie Lannuzel les confiait en 2007 dans un très bel entretien avec Guy Bruit, intitulé «Parcours d'une comédienne».

Presque 20 ans plus tard, actrice reconnue, chevronnée, et «sauvée» par le théâtre et sa pratique, elle offre son regard, sa réflexion, et la puissance du souffle de ses mots pour démêler les enjeux, les différentes dimensions et questions que l'inceste a dressés sur sa route. Et tout participe dans sa mise en scène, sans un temps mort, à traquer le sens, à chercher à comprendre comment «cela» est possible. A commencer par le dispositif. Quatre comédien·nes, de deux générations: Claire Deutsch et

Pierre-

Isaïe Duc, père et mère, Pierre Boulben et Alice Delagrave, le frère et la sœur, pourrait-on penser de

prime abord. Mais chaque interprète est aussi membre d'un chœur, la parole circule et se relaie entre eux. Il s'agit ici d'abord de l'observation d'une dynamique, celle d'une cellule familiale malade – malade de son passé, et qui le reproduit, silencieusement, sans que les mots n'affleurent à la conscience.

Comment dire, malgré tout, ce qui échappe aux mots, ce qui ne peut par définition être dit? Comme l'exprime si bien cette phrase inachevée, car inachevable: «S'il arrêterait de la...»? Quand on ne peut pas parler, on mange, note Nathalie Lannuzel. C'est ce qui arrive quand «se mettre à table» devient synonyme non d'avouer, mais de «parler et surtout ne rien dire». Car le silence, le déni s'étendent à toutes les dimensions de la vie familiale. Alors on se gave, on s'empiffre. Ou on vomit tout ce qu'on ne peut pas dire.

Elle nous parle à toutes et tous. Elle nous libère en se libérant

Comment fonctionne la mainmise du parent sur l'enfant, cette soumission instaurée par petites touches, une remarque dénigrante par-ci, une gifle par-là? Comment cette mainmise aboutit-elle à la mise à mort psychique de l'enfant, de sa volonté, au «béton» qui envahit son esprit? Et comment la misogynie imprègne-t-elle les rapports entre les femmes, les hommes et leurs enfants, en rabaisant et en opprimant systématiquement et impitoyablement?

Le mélange de pudeur et de mots très forts, d'images parfois à la limite du supportable et de profondeur des interrogations, tout comme la langue de ce texte, extrêmement poétique, font que l'on demeure interpellé·e de bout en bout.

Quant à la cathédrale du sous-titre, édifiée sur le marécage grouillant des viols, dénis, abus divers, ses fondations, ses blocs de marbre et ses flèches sont constitués de beauté, affirme Nathalie Lannuzel. «Saisir la beauté pour se sauver»: cette intuition de l'enfant, cet attachement féroce et forcené à tout ce qui peut sauver, aux détails infimes – fleurs, lumières, odeurs –, c'est ce qui la sauve, en effet. C'est ce qui fait qu'elle survit, et fait même plus que ça: elle nous parle à toutes et tous, par-delà les années, et les rôles que chacun et chacune se retrouve à endosser. Elle nous libère en se libérant.

Jusqu'au 14 février au Théâtre Vidy-Lausanne, le 11 mars au Théâtre Benno Besson, Yverdon, et les 13 et 14 mars à l'Usine à Gaz, Nyon.

Crédits : Anne-Laure-Lechat



LA MATINALE

Nathalie Lannuzel

Metteuse en scène



Démèrisée.

